

pts
les petits traités spirituels

Spiritualité

L'Espérance au quotidien

Pierre Marie Montherrat

EdB

LE CHRIST PANTOCRATOR ET LA PETITE FILLE ESPÉRANCE

Un détour historique profondément révélateur de l'état de la question

Jusqu'au ^{xiv}^e siècle environ en Occident, les « images » dans les églises répondaient à un programme iconographique précis et théologiquement élaboré¹. En particulier, l'abside avec sa coupole, symbolisant le « Ciel de Dieu », accueillait l'image du Christ *Pantocrator* « Maître de tout ».

1. On ira voir avec profit la Chapelle des Moines à Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire, France) et ses fresques, bel exemple de l'unité iconographique et spirituelle de cette époque de la chrétienté. Pour des réalisations de plus grande ampleur, on visitera, en Sicile, les églises de Monreale et de Cefalù. Signalons aussi le travail contemporain de fresques de l'Atelier Saint Jean Damascène, dans l'église Saint-Nazaire à Sanary (Var, France).

Cette voûte de l'abside devenait ainsi le centre, le point de départ et la fin de tout le programme iconographique de l'église, étant en elle-même l'emplacement le plus important, bien visible dans l'axe de l'église et surmontant l'autel. C'était donc à une vision du Christ en gloire entre les puissances angéliques qu'était généralement confronté le fidèle en entrant dans la demeure de Dieu.

La composition, symétrique, simple et efficace, réservant l'axe central au Christ, seul à jouir de la prérogative du trône et présenté en stricte frontalité, visait à rendre manifestes la prééminence et l'autorité du Seigneur. Celui-ci, à barbe et cheveux longs, était présenté en *Pantocrator* : de la main droite ramenée devant le buste, Il bénit les fidèles ; de l'autre, Il tient sur son genou gauche le livre fermé. Le trône imposant, aux lourdes boiseries rehaussées de gemmes et de perles, assurait l'allure majestueuse du Souverain céleste. Vision prophétique, vision apocalyptique, *Majestas* liturgique, cette authentique création iconographique – n'illustrant pas un texte précis, mais inspirée par les visions des prophètes (Isaïe, Ézéchiël, Daniel), par l'Apocalypse de saint Jean et par la Liturgie – se voulait une manifestation permanente de la présence du Christ Souverain céleste dans l'église terrestre. « L'Église est le Ciel sur la terre, où le Dieu du Ciel habite et se meut », avait défini le saint patriarche Germain de Constantinople.

Il fallait donc que, dès l'entrée dans l'église, le fidèle soit mis en présence du mystère chrétien, mystère de la Fin, mystère de gloire et d'espérance célébré par la Liturgie: l'union du culte des anges et des hommes, rompue par le péché, mais rétablie par l'Incarnation et l'Ascension du Christ, réalité présente et promesse d'un accomplissement futur.

Pénétrant dans l'église, le chrétien était tout de suite « informé » par le mystère de l'espérance chrétienne. Espérance solide et bien réelle, car fondée sur la foi en Celui qui est et en ce qui est, actuellement, la vérité fondamentale du christianisme: le Christ est ressuscité! Il est vainqueur du mal et de la mort. Désormais, par et en Lui, nous recevons une nouvelle vie.

« Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là. Tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par le Christ. » (2 Co 5, 17-18a)

« Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement: réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre. » (Ep 1, 9-10)

Le Christ ressuscité EST Seigneur. Il est « *le Vivant; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles* » (Ap 1, 18a).

Tête du corps, qui est l'Église, « *il est le commencement, Premier-né d'entre les morts, afin de tenir en tout, lui, le premier rang. Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et de tout réconcilier par lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de sa croix.* » (Col 1, 18-20)

Un autre aspect de l'iconographie absidiale, non moins important et tout aussi lié au mystère de l'espérance chrétienne, est son caractère atemporel. Mémorial des événements bibliques passés, anticipation de la Seconde Venue et réalité présente, elle actualise synthétiquement les trois temps de l'histoire du Salut – passé, présent et avenir – en une réalité permanente et agissante: la manifestation présente de la gloire divine rayonnant dans l'intemporalité des Cieux, vision annonciatrice de la gloire de la Seconde Venue. « *Il est, il était et il vient* », ne cessent de scander le livre de l'Apocalypse et chacune des doxologies de la Liturgie de l'Église. N'est-ce pas l'un des effets les plus remarquables de la vertu d'espérance de nous faire, petit à petit, entrer dans ce « *Il est, il était et il vient* » biblique? N'est-ce pas parce que l'espérance « *s'ancre* » (cf. He 6, 19) dans la réalité présente de la glorification de l'humanité du Christ et de sa session à la droite du Père, que je peux la faire mienne et m'appuyer dessus, afin d'espérer moi aussi avancer sur ce chemin de glorification et de divinisation de mon

humanité? C'est toute la dialectique de l'espérance chrétienne, qui nous pousse à nous souvenir davantage de ce qui sera que de ce qui était, et à vivre le « *Voici, je viens bientôt* » de l'Apocalypse (22, 12a) dans une théophanie de chaque instant.

Malheureusement, on peut constater, à partir du XIV^e siècle en Occident, la progressive disparition de ces fresques ou mosaïques du Christ en gloire au profit de la Croix. Insensiblement, on a remplacé la vision de gloire promise à notre humanité, représentée au fond des absides, par la mise en place de la croix, exaltant les souffrances de l'Homme des Douleurs, supportées pour notre Salut, mais tronquant pernicieusement le mystère chrétien de la Rédemption de sa face la plus lumineuse et ultime. Originellement, la Croix était située sur la « poutre de gloire », c'est-à-dire à l'entrée du chœur, devant et au-dessus de l'autel. La lecture iconographique était claire, explicitant immédiatement le sens du sacrifice eucharistique: de l'Amour fou de la Croix à la lumière de gloire du huitième jour offerte à tous à la Résurrection. *Per crucem ad lucem* (par la croix vers la lumière). Il est, en effet, inutile de préciser que la Croix n'a de sens que si elle est un « passage », une Pâque vers la Résurrection. Passion et Résurrection du Christ sont les deux faces du même mystère de la Rédemption. Or, c'est justement l'expression iconographique des mystères de

gloire, des mystères de la Fin, qui manque le plus dans nos églises d'Occident. Sans eux, c'est toute la promesse de l'espérance chrétienne qui est occultée, qui n'est pas annoncée et qui ne peut, par conséquent, qu'être mal vécue...

Pouvons-nous affirmer que nous, chrétiens, par le témoignage de nos paroles et de nos vies, « *nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire* » (1 Co 2, 7) et que cette sagesse est « *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* » (1 Co 2, 9) : devenir Dieu dans le Christ Jésus ?

Si je souligne cet aspect d'histoire de l'art sacré, c'est parce qu'il est révélateur du déficit d'espérance dans nos vies chrétiennes d'aujourd'hui. Quelle place a l'espérance dans notre vie spirituelle ? Savons-nous ce qu'elle est ? Connaissions-nous les promesses que Dieu nous a faites en son Fils Jésus ?

Il y a là un grand enjeu spirituel. Une foi sans espérance devient vite une « morale puritaine du salut de mon âme ». Une charité sans espérance devient vite un effort humain, volontariste et épuisant pour tout le monde, en premier pour ceux à qui l'on assène notre « charité ». Sans parler de l'individualisme spirituel qui nous guette tous lorsque nous perdons la dimension cosmique et ecclésiale

que les mystères de la Fin sont les seuls à nous révéler pleinement :

« Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux. Ils seront son peuple et lui sera le Dieu qui est avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu. Et celui qui siège sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. » (Ap 21, 1-5a)

C'est cette place de l'espérance, et son dynamisme théologal pour notre vie spirituelle, que ces pages voudraient aider à découvrir ou à redécouvrir. Car l'espérance, plus que toute autre vertu, est la vertu de la marche. Or, chacun sait, pour s'être un peu « frotté » à la vie spirituelle, que la route est longue... et que, pour avancer « sur le chemin raboteux du salut », nous avons bien besoin de « la petite fille espérance ».

« On oublie trop, mon enfant, que l'espérance est une vertu, qu'elle est une vertu théologale, et que de toutes les vertus, et des trois vertus théologiques, elle est peut-être la plus agréable à Dieu.

Qu'elle est assurément la plus difficile, qu'elle est peut-être la seule difficile, et que sans doute elle est la plus agréable à Dieu. [...]

L'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce.

C'est la foi qui est facile et de ne pas croire qui serait impossible. C'est la charité qui est facile et de ne pas aimer qui serait impossible. Mais c'est d'espérer qui est difficile

à voix basse et honteusement.

Et le facile et la pente est de désespérer et c'est la grande tentation.

La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend seulement pas garde à elle.

Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs, la petite espérance S'avance.

Entre ses deux grandes sœurs.

Celle qui est mariée.

Et celle qui est mère.

Et l'on n'a d'attention, le peuple chrétien n'a d'attention que pour les deux grandes sœurs.

La première et la dernière.

Qui vont au plus pressé.

Au temps présent.